

Sur quelques jalousies modernes

Alexis Rosenbaum

Number 47, January 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004985ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004985ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Liber

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rosenbaum, A. (2009). Sur quelques jalousies modernes. *Cahiers de recherche sociologique*, (47), 175–183. <https://doi.org/10.7202/1004985ar>

Article abstract

This article aims at highlighting the uniqueness of some arrangements of contemporary social comparison in the West. As a first step, the author seeks to investigate the socio-historical foundations of the intensification of social comparison. This contextualization helps to evoke the unprecedented torments that today affect subjectivities. In a second step, the author associates this phenomenon with the efflorescence of contemporary identity affiliation, based on assumptions derived from the theory of social identity. The point is illustrated by the example of the "competition of memories" that rocked France in 2005-2006.

Alexis Rosenbaum

Sur quelques jalousies modernes

Pour décrire les mécanismes mentaux et comportementaux selon lesquels les individus s'évaluent les uns par rapport aux autres, la psychologie sociale dispose depuis un demi-siècle d'un concept, celui de comparaison sociale. À la suite des travaux pionniers de Leon Festinger¹, les recherches destinées à explorer les arcanes de notre disposition à nous comparer se sont multipliées, en particulier aux États-Unis, au point qu'une véritable branche de la psychologie sociale s'y est progressivement consacrée. Le chantier était à vrai dire aussi vaste que cette forme de comparaison est usuelle. Dès qu'il est possible de savoir comment quelqu'un se comporte, ce qu'il est capable ou incapable de faire, ce qu'il a réussi ou échoué à accomplir, nous avons tendance à relier ces informations à notre personne propre. Mais avec qui nous comparons-nous en priorité? Choisissons-nous plutôt de nous comparer avec ceux qui semblent jouir d'une meilleure situation que la nôtre ou, au contraire, avec ceux qui pâtissent d'un plus triste sort? Nous comparons-nous surtout pour obtenir des informations comportementales ou bien pour situer la valeur de nos attributs et performances? Ces comparaisons sont-elles intentionnelles et maîtrisées ou involontaires et spontanées? L'inclination à se comparer est-elle généralement utile ou néfaste? Y récoltons-nous surtout des gratifications ou des tourments? Autant de questions auxquelles la psychologie sociale s'efforce de répondre avec une précision parfois remarquable, selon une démarche à la fois rationnelle et expérimentale².

De la production massive des envieux

Ces investigations psychologiques butent sur une difficulté majeure: l'absence de contextualisation sociopolitique des mécanismes comparatifs.

1. L. Festinger, «A theory of social comparison processes», *Human Relations*, n° 7, 1954, p. 117-140.

2. On pourra entre autres consulter J. Suls et L. Wheeler, *Handbook of Social Comparison. Theory and Research*, New York, Kluwer Academic, 2000.

Les protocoles expérimentaux exhibent avec autant de rigueur que possible, certes, les rouages psychologiques et comportementaux impliqués dans les comparaisons entre individus, mais ils peinent à intégrer la relativité historique des résultats enregistrés. Fâcheuse insuffisance, à laquelle une sociologie critique ne peut être insensible. Car même si la disposition à se comparer n'est sans doute absente d'aucune civilisation, ses formes et ses manifestations ne sont ni éternelles ni universelles; elles dépendent, parfois crucialement, des conditions socioéconomiques dans lesquelles les comparaisons individuelles sont effectuées. Songeons ainsi que plusieurs penseurs, à commencer par Tocqueville³, ont décrit l'inflation des jalousies qui accompagne le développement des démocraties à partir du dix-huitième siècle. Dans la société d'Ancien Régime, la compartimentation étanche du corps social limitait les occasions de se comparer entre groupes étagés. Entre les domestiques et leurs maîtres, par exemple, les contacts avaient beau être quotidiens, la frontière de rang et l'écart subjectif qui en découlait étaient tels que la convoitise et les frustrations restaient limitées. Au sein d'une société dont l'organisation était statique, s'adonner à la comparaison avait peu d'intérêt ou d'enjeu car la répartition des pouvoirs et des rôles était à peu près permanente. De plus, le système idéologique fournissait un ensemble de raisons d'accepter son sort et de nourrir de faibles ambitions, puisque la stratification sociale trouvait sa justification dans un ordre profond auquel il ne fallait pas déroger sous peine de faute morale ou religieuse.

Dans les sociétés démocratiques, remarque Tocqueville, les sentiments envieux ont au contraire tout le loisir de se développer, car les cloisonnements hermétiques de l'espace social se dissolvent en partie en ouvrant la possibilité de trajectoires individuelles plus incertaines et d'une compétition plus étendue; parce que les distances sociales perdent leur caractère infranchissable, les individus sont davantage préoccupés par l'évolution de leur condition. En outre, le principe de l'égalité des conditions les engage à éprouver le sentiment d'être semblables les uns aux autres. Chacun a intérêt à tourner ses regards vers ceux qui sont au-dessus de lui — naguère hors de portée, désormais accessibles —, mais aussi à s'inquiéter de perdre la position ou les avantages acquis, souvent récemment. Cette perméabilité sociale rend les individus inquiets de ce qui les sépare encore les uns des autres. La nouvelle horizontalité proclamée rend saillants les moindres écarts et la sensibilité aux différences devient plus vive. Elle provoque en ce sens une comparaison plus intense entre individus et groupes sociaux, qui sont conduits à s'observer, se jauger et s'évaluer de façon plus précise ou plus attentive.

D'autres auteurs se sont attachés à décrire comment l'évolution du système capitaliste depuis la première révolution industrielle a conduit à l'extension de la « concurrence acquisitive⁴ », c'est-à-dire comment la

3. A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1835), Paris, Gallimard, 1961.

4. N. McKendrick, « Commercialization and the economy », dans N. McKendrick, J. Brewer et J. H. Plumb (dir.), *The Birth of a Consumer Society: The Commer-*

démocratisation du système d'imitation et de distinction a permis à l'appareil productif de trouver de nouveaux débouchés parmi des classes jusqu'alors aux marges de l'économie de marché. Autrefois réservés à une élite, la mode, le snobisme, le souci d'être à la page ou la peur d'être distancé se sont en effet diffusés par cascades successives vers de plus larges portions du corps social et se sont projetés sur des pratiques de consommation de biens et services de plus en plus nombreux. Le phénomène était déjà flagrant durant la première révolution industrielle britannique; il le sera davantage encore lors de la seconde révolution industrielle américaine. Or c'est aussi par ce biais qu'il est fait appel, de plus en plus massivement, à la capacité des individus de se comparer régulièrement selon leurs possessions et acquisitions. Pour entraîner un nombre croissant de professions dans la spirale de la consommation, cette contagion «verticale» des pratiques nécessite une extension de l'émulation sociale. Celle-ci se reconnaît notamment au renouvellement des valeurs qui l'accompagnent: les sentiments envieux, autrefois diabolisés (l'envie est l'un des sept péchés capitaux), s'imposent comme un état d'âme psychologiquement acceptable. Autrement dit, la tolérance dont ces sentiments ont peu à peu bénéficié — tolérance qui peut être historiquement suivie — est un indice qui permet d'entrevoir comment l'évolution de l'économie de marché a incrusté la comparaison au cœur des processus sociaux. Dans la mesure où le système économique a confié un rôle de plus en plus stratégique à la jalousie sociale, on pourrait soutenir que l'intensification de la comparaison entre individus possède une valeur fonctionnelle et a peut-être «porté» l'économie de marché en étendant la demande.

Les facteurs susceptibles d'influer sur la fréquence et l'intensité des comparaisons entre individus ne se limitent pas à ces grandes tendances historiques. Pour faire sentir à quel point le régime de la comparaison sociale est suspendu à des transformations de diverses natures, évoquons quelques pistes plus récentes. Pensons par exemple aux transformations des systèmes d'évaluation, omniprésents dans de nombreux secteurs de la vie sociale et qui forment le cadre — réel ou imaginaire — de nos comparaisons quotidiennes. Il en va ainsi de l'école, où la subjectivité rencontre en général pour la première fois des dispositifs de mesure qui lui sont appliqués en prétendant objectiver sa valeur. Qu'il s'agisse des notes attribuées aux élèves après chaque épreuve, des rangs obtenus régulièrement par mois ou trimestre, de la notation de la conduite ou de la suite des classes échelonnées par difficulté croissante, la répartition des enfants dans l'ordre scolaire n'est évidemment pas sans conséquence sur leur propension à se comparer. En les faisant passer régulièrement à la toise, cet ordre les conduit à intérioriser le double principe selon lequel leur

cialization of Eighteenth-Century England, Londres, Hutchinson, 1982, p. 7-194; S. Matt, *Keeping up with the Joneses: Envy in American Consumer Society, 1890-1930*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2003; J.-P. Dupuy, *Le sacrifice et l'envie. Le libéralisme aux prises avec la justice sociale*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

valeur se réduit à des performances et les performances à des évaluations. Les notes, en particulier, ne constituent pas seulement des gratifications, mais aussi des repères publics disponibles dont les relations individuelles devront ensuite tenir compte. Cette familiarisation précoce avec les systèmes de mesure n'est pas sans utilité : à l'état adulte, l'individu rencontrera partout des procédures d'évaluation qui stimuleront ses inclinations à se comparer en leur fournissant des repères apparemment objectifs. Diplômes, classements, palmarès, grilles de salaire : nous nous comparons sans cesse les uns aux autres en gardant l'œil sur ces compteurs sociaux. Comment échapper à l'ensemble des dispositifs qui permettent de classer, coter, sélectionner, graduer les hommes et les femmes, sans risquer la marginalisation ? Comment s'étonner si l'orgueil des individus tout autant que leur désespoir se réfugient parfois dans de simples mesures ? En réalité, il devient difficile de se contenter d'être inquiet par le souci d'« être comme », moteur de tout conformisme, lorsqu'on doit accepter le halo supplémentaire des angoisses d'« être autant que », selon les polices de mesure et les échelles qui servent de repères publics⁵.

Cette menace régulière d'infériorité n'est certes pas le simple résultat de l'invasion des mesures dans nos vies. Pour prendre un autre exemple, le régime de la comparaison sociale est également sensible aux transformations qui accompagnent l'accès massif aux images de la télévision, des affiches, des magazines et des réseaux. Désormais, la majorité des individus n'est plus seulement exposée à un environnement social fait de proches et de semblables, mais aussi aux représentations de stars, mannequins, champions, héros des écrans, bref à des cibles de comparaison plus lointaines. Aux familiers, collègues et voisins s'ajoutent désormais ces êtres plus ou moins fictifs, auxquels chacun est conduit à comparer son apparence et ses performances. Les images, bien entendu, servent de guides comportementaux, concourent à organiser les corps et les manières, sont capables de désavouer certains systèmes de valeurs et d'en promouvoir d'autres. Mais elles constituent par la même occasion un fonds omniprésent de représentations étalons auxquelles nous sommes appelés à nous mesurer. De même que les mannequins traditionnels des vitrines attisaient les tentations par leur présence humanoïde, les images contemporaines tablent généralement sur une mise en scène sociale pour aiguillonner le désir⁶. Elles distribuent pour ce faire des représentations majoritairement idéalisées du réel qui alimentent des frustrations économiquement fécondes, en nous rappelant sans cesse l'existence d'individus dont l'apparence, les aptitudes ou les performances sont jugées supérieures. Si bien que c'est peut-être l'omniprésence de ces

5. A. Rosenbaum, *La peur de l'infériorité. Aperçus sur le régime moderne de la comparaison sociale*, Paris, Harmattan, 2005.

6. M. Richins, « Social comparison, advertising, and consumer discontent », *American Behavioral Scientist*, vol. 38, n° 4, 1995, p. 593-607 ; A. B. Cocanougher et G. D. Bruce, « Socially distant reference groups and consumer aspirations », *Journal of Marketing Research*, n° 8, 1971, p. 379-381.

mêmes images d'êtres mieux pourvus, physiquement plus attirants, apparemment plus heureux, qui fournit depuis quelques décennies le contingent le plus important de cibles comparatives. Chacun continue certes à se comparer à ses frères, collègues ou voisins, mais le cycle de la consommation interdit à la majorité des individus de limiter leurs désirs à leur environnement social immédiat, imposant d'en passer par une confrontation aux images publiques. Ces images — celles de la publicité en particulier — forment en ce sens une extraordinaire machine comparative, dont les répercussions psychologiques ne sont pas négligeables.

Les exemples que nous venons d'évoquer brièvement, ce n'est pas un hasard, pointent tous dans la même direction, celle d'une intensification de la pression comparative sur les subjectivités. De fait, cette intensification se solde par la diffusion d'une plus forte susceptibilité aux spasmes de l'envie, un renforcement des craintes d'infériorité dans les relations individuelles, une raréfaction des activités non comparatives et une estime de soi instable chez ceux qui sont appelés à se juger en fonction de leurs acquisitions relatives. Autant de caractéristiques qui contribuent — c'est en tout cas ce dont nous faisons l'hypothèse — à éclairer le fait que les questions de reconnaissance et d'humiliation soient devenues si importantes dans les doléances portées par les acteurs sociaux. La clinique elle-même atteste d'ailleurs de ces conséquences, dans la mesure où la multiplicité des pathologies associées à des sentiments d'inadéquation, d'échec et d'infériorité a depuis quelques décennies envahi les salles d'attente et en partie éclipsé les pathologies « freudiennes » traditionnelles. L'extension de ces tourments intimes peut-elle être dissociée des transformations qui ont affecté le régime de la comparaison sociale ?

De la libre collectivisation des fiertés

Pourtant, le plus étonnant ne réside peut-être pas tant dans l'influence des processus sociopolitiques sur ces tourments psychologiques que dans l'impact inverse des comparaisons individuelles sur de vastes phénomènes sociaux. Là encore, le travail de la psychologie sociale est informatif et éclairant, mais il ne peut s'arrêter qu'à mi-chemin de l'enquête. En effet, il ne manque pas d'expériences mettant en relief la possibilité qu'ont les individus de poursuivre le travail comparatif au-delà de leur personne propre, en s'affiliant à des groupes d'appartenance ou de référence (ethnique, professionnel, universitaire, religieux, etc.). En psychologie sociale, cette possibilité apparaît de fait dès que le sujet s'efforce d'atténuer une dévalorisation personnelle et choisit de s'identifier à un groupe valorisant dans le cadre d'une stratégie de comparaison défensive. Rien de surprenant à cela. De même que l'identification à un héros peut être une source de gratification indirecte, un individu peut tout à fait confier une partie de son estime de soi à une collectivité dont la valeur, espère-t-il, rejillira sur lui. On pourrait craindre que la supériorité éventuelle d'autres membres du groupe soit une atteinte à son amour-propre, mais ce n'est pas

toujours le cas, car le mécanisme de contraste («je suis malheureusement bien peu en regard de celui qui m'est supérieur») laisse place à un mécanisme d'assimilation («j'ai heureusement l'impression de partager sa supériorité car nous appartenons au même groupe»). Si le pire des joueurs d'une équipe sportive peut être heureux lorsqu'elle gagne, c'est, selon ce point de vue, parce qu'aux ressources purement personnelles de son identité s'ajoute le soutien collectif de son appartenance à l'équipe. Comme le montrent en particulier les chercheurs qui travaillent dans le cadre de la théorie de l'identité sociale, moyennant leurs affiliations, les individus peuvent prolonger la comparaison sociale au-delà d'eux-mêmes, en rattachant leur «moi» à un groupe susceptible d'en augmenter la valeur relative⁷.

Ce mécanisme acquiert cependant une importance remarquable dès lors qu'on accepte de l'inscrire dans une perspective sociopolitique. On peut bien sûr songer à y associer certaines dispositions racistes lorsqu'elles promettent à chacun, quels que soient ses échecs personnels ou sa condition sociale, de se sentir supérieur à bon compte en récupérant les principes de la sériation hiérarchique. Mais on peut aussi y relier toute forme de chauvinisme lorsqu'elle revêt une fonction défensive. Sur le plan collectif, les grandes unités de comparaison sont d'abord, en effet, celles que nous a léguées le passé, à commencer par les États-nations. La comparaison entre pays demeure une activité fort répandue : l'honnête homme occidental s'y adonne non sans plaisir, en reprenant souvent les dimensions privilégiées par le discours journalistique (PNB, médailles olympiques, taux de croissance, nombre de prix Nobel, etc.). En même temps, il constate, non sans inquiétude, que la plupart des nations qui entrent dans le cénacle du monde développé sont, d'ores et déjà, obnubilées par la question de leur reconnaissance collective et qu'elles la projettent sur les mêmes dimensions de gradation. Or, à partir du moment où le jeu comparatif passe du niveau individuel au niveau collectif, les mécanismes décelés parmi les attributs individuels se retrouvent au niveau des attributs collectifs. L'histoire n'a-t-elle pas bien souvent montré que les rivalités internationales se calquent, par leur fonctionnement, sur les conflits individuels (mais avec des conséquences autrement plus terribles)? On y voit en tout cas fleurir les mêmes émotions, le même cortège de sentiments envieux, de ressentiment, de frustration relative, d'arrogance, d'humiliation, voire de rage narcissique, qui semblent se transporter des individus aux peuples sans autre forme de procès. Même en temps de paix, des populations entières sont capables de développer des symptômes de jalousie à la manière d'adolescents, ou de souffrir parce qu'elles se sentent impuissantes à égaler les performances de populations supposées rivales. La vanité individuelle devient alors fierté chauvine et les décomptes infantiles de supériorité constatés dans les fratries ou sur les bancs d'école se prolongent au niveau des nations.

7. H. Tajfel et J. Turner, «The social identity theory of intergroup behavior», dans S. Worchel et W. G. Austin (dir.), *Psychology of Intergroup Relations*, Chicago, Nelson-Hall, 1986, p. 7-24.

On se doute que le problème excède même la question des traditionnels chauvinismes nationaux. Aucun des échelons d'appartenance collective, même d'un simple point de vue géographique (quartiers, villes, régions, nations, communautés de nations, continents, etc.), n'échappe tout à fait, aujourd'hui, à la logique comparative. Les individus peuvent se comparer à travers le palmarès de leur équipe sportive locale, la richesse de leur région, la quantité de célébrités parmi leurs coreligionnaires, etc., et ce d'autant plus que les enrôlements identitaires contemporains sont plus souples que les allégeances traditionnelles. Le changement d'appartenance, réel ou imaginaire, n'a sans doute jamais été aussi accessible au plus grand nombre. Chacun peut apprendre à s'associer ou se dissocier, se « dés-identifier » ou se « ré-identifier » à différents niveaux d'appartenance, en contractant des affiliations parfois éphémères. Cela n'empêche pas, bien entendu, que les individus entrent d'abord en relation les uns avec les autres sur le socle d'appartenances qui les précèdent et les déterminent. Mais les sujets postmodernes apprennent aussi qu'il est possible de trouver de l'ampleur au-delà d'eux-mêmes en se rapportant à des groupes d'ampleur ou de nature diverse. Si bien que les mécanismes de la comparaison sociale peuvent étendre leur emprise à tous les échelons de description, auxquels se retrouveront des mécanismes similaires.

Essayons d'être un peu moins imprécis, en nous tournant vers le cas de l'Hexagone pour illustrer notre propos. La France contemporaine, en effet, n'a sans doute à peu près rien à envier aux États-Unis en ce qui concerne l'inflation des mécanismes socio-comparatifs. Il se trouve, en particulier, que le pays a été le théâtre d'une série de « crises de mémoire » qui ont secoué son actualité en 2005 et 2006 : polémique autour de la loi Taubira, affrontements sur les bienfaits de la colonisation, controverses autour de l'importance relative des génocides, surenchère de commémorations... , rarement autant de groupes ont pu donner l'impression d'avoir à ce point la mémoire à vif et envahir ainsi le débat public par leur malaise ou leurs revendications⁸. Mais à bien y regarder, la plupart de ces crises de mémoire étaient hantées par des enjeux comparatifs, au point que certains essayistes ont parlé de « concurrence des victimes » ou de « compétition des mémoires⁹ ». C'est que le passé collectif lui-même peut aisément entrer dans la danse des comparaisons : avons-nous été aussi héroïques que ceux-ci ? Aussi persécutés que ceux-là ? Notre passé est-il aussi bien commémoré que celui-ci ? Aussi bien enseigné que celui-là ? La fierté collective est toujours relative et tire parti des moindres différences. Elle peut faire preuve d'une susceptibilité aiguë et d'une vigilance impeccable en ce qui concerne non seulement l'entretien de sa propre mémoire, mais aussi le traitement de celle des autres. Entre communautés, des rancœurs se sont ainsi développées : pourquoi est-il refusé aux uns ce qui est accordé à

8. E. Keslassy et A. Rosenbaum, *Mémoires vives*, Paris, Bourin, 2007.

9. J.-M. Chaumont, *La concurrence des victimes : génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 2002.

d'autres? Pourquoi les programmes scolaires abordent-ils telle tragédie plus longuement que telle autre? Pourquoi ne sommes-nous pas tous égaux devant le passé? Tels des frères jaloux, les minorités paraissent finalement s'épier et s'envier leurs moindres acquis dans un système où la reconnaissance de l'État et l'attention publique semblent être les critères ultimes du succès. Inutile de dire que, une fois instituée entre les passés, la comparaison entretient une hypersensibilité qui détourne en partie les esprits de la vérité historique, au point qu'il devient difficile de distinguer des réalités objectives sans entendre immédiatement crier à l'injustice¹⁰.

En étudiant les récriminations exprimées, on constate que le recours à la mémoire est souvent une parade contre la menace d'infériorisation symbolique que la culture ambiante véhicule. Si l'on en croit certaines investigations psychologiques, l'origine de cette réaction tient en partie au fait que les membres de certaines minorités visibles ou groupes stigmatisés développent une réactivité toute particulière en la matière. Étiquetés et catégorisés, leur vigilance devant les processus de valorisation différentielle s'accroît, notamment par crainte de l'infériorisation. Ils deviennent plus sensibles à la comparaison sociale, l'évitent davantage lorsqu'elle est en leur défaveur et la recherchent davantage lorsqu'ils anticipent qu'elle sera en leur faveur (de ce point de vue, il faut reconnaître que les membres de la majorité se révèlent avoir, en moyenne, des inquiétudes de positionnement plus réduites¹¹). Ainsi, lorsque le présent ou le passé proche offrent peu de ressources pour la fierté collective, comme c'est le cas pour certaines minorités postcoloniales sur le territoire français, ces groupes sont conduits à mettre en œuvre des stratégies adaptées: ils s'orientent vers un passé plus lointain pour avoir une chance d'y ressourcer leur orgueil, cherchent du côté de tragédies collectives un moyen d'obtenir une reconnaissance publique accrue ou encore tentent de nier le verdict social de leur infériorisation en contestant l'image négative renvoyée par le système de valeur ambiant. De telles réactions sont même susceptibles de s'exacerber lorsque les groupes en question se trouvent dans une situation de gradation tacite qui menace de les dévaloriser; un milieu propice à la hiérarchie entre groupes sociaux peut déclencher des réflexes mémoriels défensifs assez vifs et, dans certains cas, une véritable fixation sur le passé. Tout est alors paré pour que se développe une rivalité acerbe entre des mémoires qui se conçoivent comme concurrentes.

On dira peut-être qu'il s'agit d'un cas particulier. Après tout, l'exigence d'égalité fait profondément partie de la culture sociopolitique hexagonale, ce qui expliquerait en partie que la rage comparative ait plus particulièrement atteint la France. Chacun s'y adresse traditionnellement à l'État comme à une sorte de juge ultime, de Père évaluateur, configuration

10. T. Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1998.

11. P. Brickman et R. J. Bulman, «Pleasure and pain in social comparison», dans J. M. Suls et R. L. Miller (dir.), *Social Comparison Processes: Theoretical and Empirical Perspectives*, New York, Halsted Press, 1977, p. 149-186.

propice au ressentiment, surtout lorsque le Père semble être coupable de différences de traitement. En outre, cette «compétition victimaire» contemporaine est assez singulière dans la mesure où elle semble graduer les groupes suivant une échelle qui place au plus haut le plus souffrant — un mode d'échelonnement qui aurait semblé tout à fait incongru il y a seulement quelques décennies. Mais au-delà de ces spécificités, il nous semble que cette nouvelle compétition des mémoires est symptomatique de l'inflation comparative globale qui sévit autour de nous et de la capacité des individus à défendre leur amour-propre en cherchant d'autres sources de gratification. Lorsque des minorités se mettent à rivaliser d'ancienneté, d'héroïsme ou de gloire à travers les épisodes historiques qu'elles privilégient, il paraît heuristiquement fécond de rechercher dans quelle mesure cette attitude permet de se protéger contre le verdict social de l'infériorité, à la manière d'une défense purement individuelle.

Nombre des considérations précédentes demandent bien entendu confirmation. Une telle approche de la jalousie sociale ne peut être que conjecturale, mais elle nous rappelle en même temps la nécessité de jeter des passerelles entre des disciplines dont les résultats convergent. Car en étudiant les modalités de la comparaison entre individus, nous rencontrons vite une double perplexité qui intéresse la sociologie. D'une part, même si la comparaison sociale est un objet fécond d'investigation expérimentale, ses conditions socioéconomiques de production et de transformation sont laissées dans l'ombre par les travaux classiques de psychologie sociale. Pour restituer aux résultats empiriques une signification historique, il convient d'opérer des détours, notamment par l'évolution des mentalités et des institutions, les mutations des démocraties modernes et celles de l'économie de marché. Autrement, on risque de se priver des moyens de comprendre ce qui est singulier dans nos façons de nous comparer, et tout particulièrement dans l'intensification des jalousies sociales que nous vivons aujourd'hui. D'autre part, en étendant son règne, la comparaison sociale diffuse à partir de son niveau naturel d'expression (le niveau inter-individuel) et semble irradier dans toutes les directions et à toutes les échelles de description, habituant notamment les individus à se penser en concurrence même lorsqu'ils ne sont aucunement des adversaires objectifs. De simples mécanismes micro-sociaux finissent ainsi par former le terreau de processus de plus grande ampleur, dont les conséquences paraissent parfois difficilement maîtrisables. Peut-être l'humble question de la comparaison sociale est-elle en ce sens un cas d'école : en nous révélant l'étonnant entrelacs des forces socioéconomiques et des tourments intimes, elle plaide ardemment en faveur d'une approche pluridisciplinaire des sciences humaines.